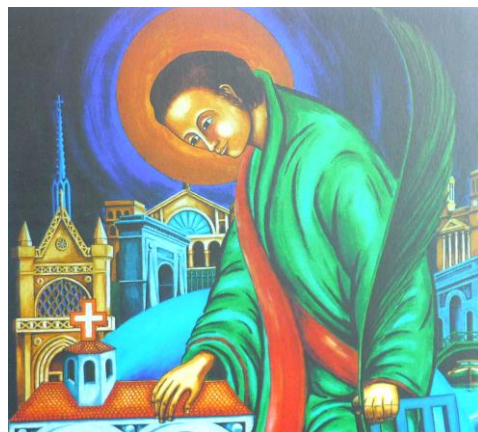


Un Petit Chanteur dans les rues du 10e...

Mes parents habitaient dans un immeuble appartenant à « La Foncière Lyonnaise ». Il faisait partie du quartier neuf du Faubourg Saint-Denis, élevé en 1869 par la « Société Cail et Compagnie » le long des rues du Faubourg Saint-Denis, Cail et Perdonnet, et de celles jusqu'alors appelées des Buttes Chaumont. Il prit, au sein du nouveau quartier, l'appellation de « Louis Blanc ».

L'immeuble en question était situé à peu près à égale distance des gares du Nord et de l'Est et, dans les premières années de mon existence, je pus bénéficier en même temps des fumées des trains se rendant à Lille et de ceux qui se dirigeaient vers Strasbourg. Situé à égale distance des deux gares, notre immeuble l'était aussi de deux églises : Saint-Laurent, qui, bien qu'assez éloignée, était notre paroisse, et Saint-Vincent de Paul où, ondoyé à ma naissance, je fus tardivement baptisé au retour de captivité de mon père.



C'est devant Saint-Laurent que tous les matins, à l'exception du dimanche, je passais pendant les périodes scolaires pour me rendre au collège Rocroy Saint-Léon où les Pères Oratoriens avaient bien voulu, dès mes cinq ans, me prendre en charge, me gardant toute la journée. Cette implantation médiane et les deux chemins qui me furent proposés lorsqu'à partir de mes huit ans je suis devenu « Petit Chanteur de Saint-Laurent », ont eu certainement une influence sur mon évolution et mes intérêts. La durée pendant laquelle j'ai emprunté ces deux parcours a été, avec un décalage de trois ans, la même pour les deux directions et il est certain que les bâtiments et les paysages de toutes natures que j'ai pu alors voir, pendant la plus grande partie de ma jeunesse, ont eu un effet sur la constitution de mes goûts et de mes choix.

Partant le plus souvent vers la droite par la rue Perdonnet (1), où l'on trouvait successivement la pâtisserie Taupeau, avec ses superbes gâteaux, et la boucherie Rocher, avec ses grilles et son étonnant décor composé de motifs végétaux dorés, je débouchais sur la rue du Faubourg Saint-Denis où s'affichaient encore les superbes vitrines des « Vins Nicolas » et celles d'une majestueuse librairie répondant à toutes les curiosités littéraires.

Passant devant un magasin de douceurs appelé « Idéal Désir », la maison de santé Dubois devenue « Hôpital Fernand Widal », les établissements Grimperelle, et la très vaste poste d'où l'on pouvait envoyer des « petits bleus », j'arrivais à la Gare du Nord, l'un des deux temples ferroviaires qui donnent encore aujourd'hui à ce quartier son caractère particulier. Je pouvais traverser en biais la petite gare, celle de la banlieue, ou bien pénétrer dans la grande gare et longer les quais avant de retourner vers la ville par le Boulevard Denain où la librairie Caffin, les dragées Larché et un cinéma peu coûteux rivalisaient de séductions. Une fois le Boulevard Magenta (2) traversé, il suffisait de prendre la rue Lafayette (3), de passer devant l'église Saint-Vincent de Paul, posée en hauteur sur une butte garnie d'un vaste escalier et de jardins, d'emprunter la rue d'Abbeville sans s'attarder devant les immeubles « Art Nouveau » qui s'y montrent et, arrivant rue du Faubourg Poissonnière, d'entrer calmement et sérieusement au 106 de la rue, dans un hôtel particulier du 18^e siècle fortement remanié, où les Pères de l'Oratoire assuraient l'enseignement et l'éducation des enfants qui leur étaient confiés.

Partant par la gauche, un autre chemin, offrant un autre paysage, pouvait être emprunté. Contournant une place – carrefour créée au-dessus des voies de chemin de fer se dirigeant vers le Nord, on laissait de côté le Collège Colbert avec, sur le côté, une statue représentant un fauve assoupi, la Chapelle Notre-Dame des Malades et la caserne des pompiers. On traversait les rues de l'Aqueduc (4) et Lafayette et, longeait les bureaux de la SNCF pour rejoindre l'autre Faubourg dédié celui-là à Saint Martin. On arrivait alors à la Gare de l'Est puis à l'église Saint-Laurent. Mais on pouvait aussi, si le respect de l'emploi du temps communautaire l'imposait, prendre sur la gauche la rue du Terrage (5) et, traversant plusieurs cours encore occupées par des artisans vernissant de petits meubles, trouver les bâtiments d'une école paroissiale au sein desquels, au 2^e étage, dans une ancienne chapelle transformée en salle de répétition et une grande salle de jeux équipée de quelques « Baby Foot », se réunissaient les Petits Chanteurs de Saint-Laurent.

Mais ce deuxième chemin pouvait, en ce qui me concernait et si les circonstances le permettaient, être largement modifié et parcouru d'une autre façon. Tournant une deuxième fois à gauche, je pouvais aller voir Georges [Eglès], rue Philippe de Girard (6) ou, un peu plus loin, Claude et Simone [Pelleray] rue Chaudron (7), ou bien continuer jusqu'au faubourg et visiter, rue Alexandre Parodi (8), Paul et Jean [Couturier], saluant au passage leur maman ainsi que Monique et Denise. Continuant le long du faubourg, je pouvais prendre le trottoir de gauche et arrivant rue du Terrage y trouver Jean-Claude et Gérard [Fuma] qui avaient la chance de pouvoir connaître avant tous les autres quels films leur seraient bientôt proposés au cinéma situé juste en face de leur petite maison. Un peu plus loin, une fois passée l'entrée des cours où se trouvait l'école paroissiale, se trouvait un des grands immeubles de la SNCF où habitait l'autre Claude [Curel] dit « Petit Claude », avec ses parents Maurice et Marie-Louise.

Revenant sur le faubourg et continuant jusqu'au Couvent des Récollets, devenu Hôpital Militaire Villemain, je savais que je pourrais monter au 2^e étage du 17 de la rue portant le nom du couvent pour, après m'être suffisamment essuyé les pieds, saluer Jacques [Gousset] et sa maman. Arrivé à ce point ultime du quartier Saint-Vincent de Paul, je pouvais continuer et aborder les quartiers des portes Saint-Denis et Saint-Martin et me diriger vers le Boulevard Magenta et la rue des Petites Ecuries pour retrouver Jacques [Pous] et Gérard [Pesquet].

A ces cheminements certes répétitifs mais aussi fortement constructifs, vinrent très vite s'ajouter de plus vastes parcours dus aux initiatives courageuses et généreuses de celui qui animait, en les dirigeant, les Petits Chanteurs.

Les Pays se succédant, les chemins se diversifièrent, les curiosités se développèrent, des envies apparurent. Dans nos mémoires s'enchevêtrèrent les villes, les monuments et les paysages. Des images très fortes surgissent du passé avec une présence immédiate et très sensible. Les cathédrales, les basiliques, les abbayes, les églises et les chapelles, mais aussi les palais, les châteaux, les manoirs, les tours, les grottes, les montagnes et les fleuves s'amalgament et composent un immense catalogue à nul autre pareil.

Je sais aujourd'hui, pour m'être longtemps occupé à des titres divers des monuments et des sites, ainsi que des lieux de mémoire, que l'église Saint-Vincent de Paul est, comme la Gare du Nord, une des œuvres majeures de Hittorf et que l'on y trouve une remarquable frise processionnelle peinte par Hippolyte Florentin ainsi qu'un calvaire de François Rude.

Je sais aussi que les deux figures cambrées qui ornent l'immeuble « Art nouveau » du 16 de la rue d'Abbeville ont été sculptées par Alexandre Dupuy et que le décor en lave émaillée du 14 est dû à Alexandre Bigot.

J'ai appris que la conception des locaux de la Maison de Santé Dubois avait été confiée à Théodore Labrouste, frère de celui auquel l'on doit les Bibliothèques Nationales et Sainte-Geneviève. Je sais que la Gare de l'Est doit son spectaculaire aspect actuel aux agrandissements effectués en 1931 qui déterminèrent la déviation de la rue du Faubourg Saint-Martin, que les deux statues qui surmontent les deux rosaces des deux pavillons représentent l'une Strasbourg et l'autre Verdun, et que les deux horloges sont ornées de figures allégoriques représentant la Seine et la Marne.

Je sais encore que reconstruite et érigée en paroisse au 12^e siècle, reconstruite à nouveau au 15^e siècle, l'église Saint-Laurent fut agrandie au 16^e siècle par l'ajout de collatéraux, que ses clefs de voûte pendantes sont remarquables et que le chœur fut décoré au 17^e siècle par Lepautre. Les livres m'ont dit que, sous le second Empire, lors du percement du boulevard de Strasbourg et du Boulevard Magenta, l'ancienne façade, également due à Lepautre, dut être détruite pour que l'église suive l'alignement des maisons du boulevard et que c'est pour cette raison qu'avec deux travées supplémentaires l'église possède une façade de style gothique flamboyant ornée d'une peinture de lave émaillée réalisée par Paul Balze. Les livres m'ont aussi fait savoir que le tableau qui se trouvait au-dessus de l'autel de la chapelle du collège de Rocroy Saint-Léon et qui était une copie en réduction de la Rencontre de Saint Léon avec Attila de Raphael,



avait été peinte par Alphonse Cornet, peintre de genre qui débuta au salon de Paris en 1864. Je sais enfin que l'église Saint-Laurent qui n'a pas été épargnée par les ravages postérieurs à Vatican II, détient encore quelques œuvres de qualité et en particulier le « Martyr de Saint Laurent » peint en 1856 par Louis Boulanger, devant lequel nous avons si souvent chanté.

J'ai appris beaucoup de choses, ne serait-ce parce qu'il m'a été demandé de les savoir, mais ce que je reconnais aujourd'hui c'est qu'enfant puis jeune homme, j'ai eu une double chance : aller vers la droite, vers la Gare du Nord et l'église Saint-Vincent de Paul pour retrouver les Pères de l'Oratoire qui m'ont appris à découvrir, regarder, comparer et comprendre ; aller vers la gauche, vers la Gare de l'Est et l'église Saint-Laurent, pour rejoindre l'abbé Zurfluh et mes amis qui m'ont permis de bouger, de rencontrer, d'échanger et d'aimer.

Jean Fosseyeuso (Petit Chanteur de 1948 à 1961)

Notes :

- (1) – Né à Paris en 1801 et mort à Cannes en 1867, Albert Auguste Perdonnet enseigne à l'École Centrale et est l'auteur d'un « Traité élémentaire des Chemins de Fer ».
- (2) – Le nom de cette ville lombarde fut donné en 1859 au boulevard en souvenir de la victoire remportée sous la conduite de Mac Mahon par les Français sur les Autrichiens. 4.500 Français et 10.000 Autrichiens périrent dans la mêlée.
- (3) – Yves Gilbert Notier, marquis de La Fayette, général et homme politique français qui, après s'être joint aux insurgés américains et s'être distingué aux côtés de Washington, sollicita une intervention française, qu'il obtint. Ceci lui valut un voyage triomphal aux États-Unis en 1827.
- (4) – Cette rue fut construite au-dessus de l'aqueduc de ceinture des eaux du canal de l'Ourcq.
- (5) – C'est un ingénieur, Villiers du Terrage (1780 – 1855), qui donna à cette rue son nom.
- (6) – Ingénieur, né à Lourmarin en 1775, qui créa en 1810 une machine à filer le lin.
- (7) – Boucher du faubourg, prénommé Joseph, qui y avait fait construire une fontaine.
- (8) – Littérateur et auteur dramatique.

Portrait de René Andlauer



Y en a-t-il 5000 ? ou 10 000 ?

Bien difficile de savoir combien de photos notre cher René a prises pendant toutes les années où il a accompagné la « Mané ». Pendant les tournées, pendant les séjours de printemps, à l'occasion de nos concerts, il avait toujours l'appareil prêt à dégainer. Cela nous a valu de grandes et mémorables projections dans la grande salle Rue du Terrage. Mais qui était vraiment René ? J'ai eu la chance de bien le connaître puisqu'il dirigeait les Petits Chanteurs de Saint-Leufroy de Suresnes dont je faisais partie.

Né le 2 mars 1928 (il avait juste 2 mois de plus que mon père et lui rappelait avec malice qu'il était son aîné et qu'à ce titre il méritait le plus grand respect). On sait qu'il n'aimait pas le sport, mais alors pas du tout ! En revanche, il était très cultivé, passionné de belles lettres, amoureux du latin, parlant couramment l'allemand ; ses racines alsaciennes y sont certainement pour quelque chose. Aspect moins connu, René était passionné de voitures. Il a eu l'occasion de conduire de modèles de sport sur des circuits comme Montlhéry. Beaucoup plus sage sur les routes, il a toujours choisi de grandes voitures - son péché mignon !! - ce qui lui permettait de transporter le matériel de sonorisation lors des tournées de concerts.

Toute sa vie, il l'a consacrée aux plus jeunes : enseignant en classes primaires, puis professeur dans une école dédiée aux techniques audiovisuelles, il s'est épanoui dans la transmission du savoir aux plus jeunes. Cette passion, il l'exerçait avec une certaine autorité et toujours une grande exigence - un certain côté perfectionniste.

En mai 1962, animé par une autre passion, le chant choral, il se rapproche de la « Mané » et de l'abbé Zurfluh. Celui-ci lui proposera la Sous-Direction du chœur au mois de septembre suivant. Quelques années plus tard, tout en restant fidèlement à Saint Laurent, il fonde les Petits Chanteurs de Saint-Leufroy, rattachés à la paroisse de Suresnes. Une aventure qui durera une trentaine d'années et qui grandira en parallèle de celle de Saint-Laurent. Il y trouvait une inspiration, peut être un modèle et il eut toujours à cœur d'établir des liens entre nos différents groupes. Grâce à cette proximité, il me permit de passer les plus beaux moments de mon enfance, accueilli chaque fois avec une grande chaleur lors des tournées de concerts (Caen, Issenheim, Bayonne, ou Montpellier), lors des congrès à l'étranger (Londres, Vienne et Rome) ou les vacances de Pâques à St Brévin, Granville ou l'Ile d'Yeu.

Au-delà des photos, René a été celui qui a conçu et orchestré le son des tournées de concerts. « L'équipe Sono » se rappelle qu'elle devait partir plus tôt que tout le monde, parcourir le trajet dans son Audi 100 ou sa Renault 20 chargée de matériel, de câbles, de pieds, de micros, ... suivie de près par les autres véhicules chargés d'instruments. En effet René installait et testait tout avant que le concert ne commence. Et parfois, quelques perturbations extérieures : ici une coupure de courant en plein concert qui oblige de poursuivre à capella. Ou encore, là, en plein solo, dans une église recueillie, les interférences d'une radio retransmettant un match de foot - la sono aurait capté la radio voisine - mais il avait l'œil - que dis-je ? - l'oreille pour agir sur les manettes et reprendre le contrôle sur la technique parfois capricieuse.

En arrière-plan toujours au service de la Mané, il a passé des heures et des heures (un vrai travail de Sisyphe !) à préparer les chemises de partitions, ce qui voulait dire les faire avant les messes et concerts, et les défaire après pour les reclasser etc. Mais il savait aussi réécrire au propre, d'une belle écriture soignée et précise, les partitions parfois peu lisibles que lui confiait PZ et que nous n'aurions jamais pu travailler sans cette aide précieuse. Lors des séjours, il passait des heures, patientes et attentives, à animer des ateliers ludiques pour les enfants en tournée ou en vacances, à leur apprendre, par exemple, à faire des émaux, à réaliser des inclusions plastiques etc., autre signe de ses compétences multiples, de sa sensibilité à l'esthétique et de son dévouement au bien-être de nos chanteurs. Car René était aussi un artiste complet. Si nous avons chanté quelques-unes de ses compositions, il a également illustré certaines pochettes des disques de Saint-Laurent, se retrouvant propulsé aux côtés de Jean Cocteau ou Bernard Buffet - pas mal !

Fidèle ami de la Mané, de tous ses acteurs, René a aussi été un acteur de la fédération des Pueri Cantores. Il a été nommé Secrétaire Général de la Fédération auprès du Père Revert vers le milieu des années 80. Il avait d'ailleurs été très impliqué dans la réalisation du journal des Pueri Cantores.

Notre René a été une figure incontournable, imperturbable, qu'aucun vent mauvais n'arrivait à décoiffer, [pardon pour cette allusion capillaire qui le fera probablement sourire] et surtout un être très attachant dont la bonté n'eut d'égale que la disponibilité qu'il sut nous accorder. Disparu au mois de mars 2000, il n'aura pas eu vraiment l'opportunité de découvrir le nouveau siècle. Il serait certainement déboussolé dans le monde actuel, mais je suis certain d'une chose, de là-haut où il nous observe avec sa bienveillance, aux côtés de l'Abbé Zurfluh, il est fier de ce que chacun est devenu, et il le peut car il a contribué à nous élever.